Critique Sociale

numéro 28 - novembre 2013

Leur force vient de notre faiblesse

Une nouvelle hausse de la durée de cotisation pour la retraite, la hausse de l'impôt le plus injuste (la TVA) : voilà deux des mesures anti-sociales actuellement mises en place par le gouvernement. La continuité avec les gouvernements précédents, qui eux étaient ouvertement de droite, s'exerce aussi concernant le harcèlement des sans-papiers, ainsi que par les propos xénophobes du ministre de l'Intérieur Manuel Valls.



Manifestation lycéenne le 17 octobre 2013.

Si le gouvernement Hollande-Ayrault peut mener une politique économique de droite, c'est parce qu'il n'y a pas de riposte sociale à la hauteur. Une journée quasi-symbolique pour les retraites, rien

pour la TVA, tel est le très maigre bilan de la « rentrée sociale ». Or l'austérité atteint d'abord les plus fragiles, les précaires, les exploités en général. C'est une politique de classe, une politique de violence sociale qui est poursuivie.

Le problème majeur à l'heure actuelle est l'absence de la force sociale que peuvent constituer les travailleurs, les chômeurs, les précaires, s'ils sont unis pour la défense de leurs intérêts collectifs. C'est grâce à cette faiblesse que le gouvernement Hollande-Ayrault peut poursuivre une politique pourtant impopulaire ; et c'est aussi sur cette faiblesse que prospère l'extrême droite. Le danger de ce courant politique, qui est le pire ennemi des travailleurs, n'est actuellement en France pas tant la prise du pouvoir (dont il est heureusement fort éloigné), que le fait que ses préjugés haineux et ses simplismes réactionnaires s'infiltrent dans la société.

Il est indispensable de construire une opposition à la base contre les politiques de régression sociale. Cela ne peut se faire qu'en partant des intérêts concrets des classes populaires. Pour éviter les impasses, il faut aussi partir du constat qu'il n'existe aucune solution à l'intérieur des frontières d'un Etat. Une politique ayant pour but l'auto-émancipation ne peut en aucun cas s'inscrire dans l'actuelle tendance au repli, elle doit au contraire la combattre de façon systématique. Un mouvement réellement émancipateur ne peut pas prendre une forme défensive, il doit conquérir de nouvelles avancées sociales, et ne pas hésiter à s'en prendre à la racine de la crise sociale : le mode de production capitaliste, qui fonctionne par l'exploitation et l'aliénation de l'immense majorité.

Les récentes manifestations lycéennes contre les expulsions de sans-papiers scolarisés nous ont montré une nouvelle fois que le mouvement réel peut surgir à tout moment, et remettre la solidarité au premier plan.
C'est de la mobilisation d'en bas que peut venir une solution à la crise actuelle. La naissance de notre force serait aussi la fin de celle de nos adversaires.

* * *

Le racisme anti-roms : un cancer politique

La xénophobie, malheureusement, ne cesse toujours pas d'exister. En particulier, on assiste depuis trois ans à une recrudescence du racisme anti-roms, suite à des déclarations de Sarkozy à l'été 2010. La propagande haineuse de l'extrême-droite se répand comme un cancer.

Dans de nombreux milieux politiques, ce cancer semble en voie de généralisation. L'actuel ministre de l'intérieur Manuel Valls a dans une large mesure poursuivi la politique de droite menée depuis plus de dix ans, sur ce point comme sur d'autres. En janvier 2013, la France a ainsi été condamnée pour discrimination envers les roms par le Comité européen des droits sociaux[1]. Le 24 septembre 2013, Valls a déclaré sur France Inter que « *les Roms ont vocation à revenir en Roumanie ou en Bulgarie* ». Face à ces propos lamentables, notre conclusion est simple : en tolérant qu'un de ses membres tienne de tels propos et mène une telle politique, le PS commet à nouveau une faute majeure dont les effets ne peuvent être que mortifères.

Ces propos nauséabonds s'accompagnent en effet de réalités concrètes violentes à l'égard d'êtres humains, en raison de leur origine. Préjugés, stigmatisation, discrimination, répression ciblée, etc.,

[1] « La France condamnée : de nouvelles violations des droits des populations roms », Licra, 8 février 2013 : licra.org/fr/commission/france-condamnée-nouvelles-violations-des-droits-des-populations-roms
Voir, de façon plus générale, le site du Collectif national droits de l'Homme Romeurope : www.romeurope.org

sont à combattre partout où ils se trouvent, et quels que soient les gouvernements qui les cautionnent ou les exercent.
Ceux qui reprennent et répandent les préjugés xénophobes ont de la bouillie dans la tête, mais aussi des objectifs politiciens : diviser, attiser les préjugés et les peurs, faire passer les essentielles questions sociales au second plan. Il est plus facile de désigner un bouc émissaire que de mener une politique du logement répondant aux besoins...
Pour notre part, nous observons que l'unité de classe, pour être efficace, doit et peut briser tous les préjugés nationaux et ethniques. Divisés nous sommes faibles, il n'y a qu'unis que nous pouvons être forts.


Vingt-neuvième année - N° 157 — ÉDITION DE 5 HEURES — Vendredi 5 Juin 1936

L'ACTION FRANÇAISE

ORGANE DU NATIONALISME INTÉGRAL

Fondateur : HENRI VAUGEOIS — Directeurs politiques : LEON DAUDET et CHARLES MAURRAS. — Rédacteur en chef : MAURICE PUJO.

Le nouveau maître

· Homme étrange. Il tient entre ses maigres doigts les destinées de notre « vieille nation », qu'il trouve « trop euphorique, trop accablée sous les gloires de son passé ». Comme on le comprend! Eh! oui, mon bon Léon, c'est, en effet, un vieux pays de brave terre, où il est bien vrai que le grand-père Blum n'a pas pris du cal aux mains en poussant la charrue... N'empêche que le petit-fils Blum va parler au nom de la France.

Henri BERAUD, dans « Gringoire »

LA FRANCE SOUS LE JUIF

La politique science implacable

LA POLITIQUE

I. La question nationale est posée

Sous la menace révolutionnaire

LA PANIQUE A PARIS

La presse raciste en France : en juin 1936 et en août 2013.

Il n'y a pas de fatalité à ces propos racistes et à ces politiques inhumaines. L'histoire nous a montré comment la peur de l'autre, la xénophobie menaient à la barbarie. Agissons pour l'empêcher, luttons afin de conquérir l'égalité pour toutes et tous, et répétons : Plus jamais ça !

* * *

Non aux expulsions, égalité pour tous !

Ce texte a été diffusé en tract par *Critique Sociale* lors de la manifestation du 18 octobre à Paris.

Personne ne devrait avoir peur de se faire arrêter par la police, d'être expulsé vers un autre endroit du globe, et encore moins des enfants ou des adolescents scolarisés. Les cas de la collégienne Léonarda et du lycéen Khatchik, qui viennent d'être expulsés, sont scandaleux. Les lycéens ont bien raison de manifester leur opposition.

La différence entre un « Français » et un « étranger », c'est le fait que le second peut être envoyé contre son gré à l'extérieur de la zone contrôlée ici par l'État français. Les lois et règlements qui s'appuient sur ces définitions sont à notre sens illégitimes, parce qu'ils bafouent les principes de liberté et d'égalité qui leur sont supérieurs : liberté de circulation et d'installation, et égalité devant la loi.
Deux individus, deux familles qui vivent au même endroit doivent avoir les mêmes droits, et chacun doit avoir le droit de vivre où il veut, partout sur la planète. C'est déjà plus ou moins le cas pour les ressortissants des pays les plus riches, pourquoi ne serait-ce pas le cas pour les autres ? Parce que

cela remet en question la répartition profondément inégale des richesses au niveau de la planète, parce que cela montre brutalement comment fonctionne le système capitaliste qui a besoin de ces différences de développement pour tenter de maintenir ses profits. Entre autres choses, les frontières servent à justifier que l'on refourgue ici des vêtements fabriqués par des personnes qui sont surexploitées ailleurs.



Une société plus juste, plus égalitaire, passe nécessairement par l'affirmation des droits démocratiques à un niveau suprême, universel. C'est l'internationalisme : le refus des préjugés nationaux, des divisions artificielles, des nationalismes, des frontières et du racisme.

Pour le droit à l'enseignement pour tous ! Des papiers pour tous ou pour personne !

* * *

Le tome 3 des Œuvres complètes de Rosa Luxemburg

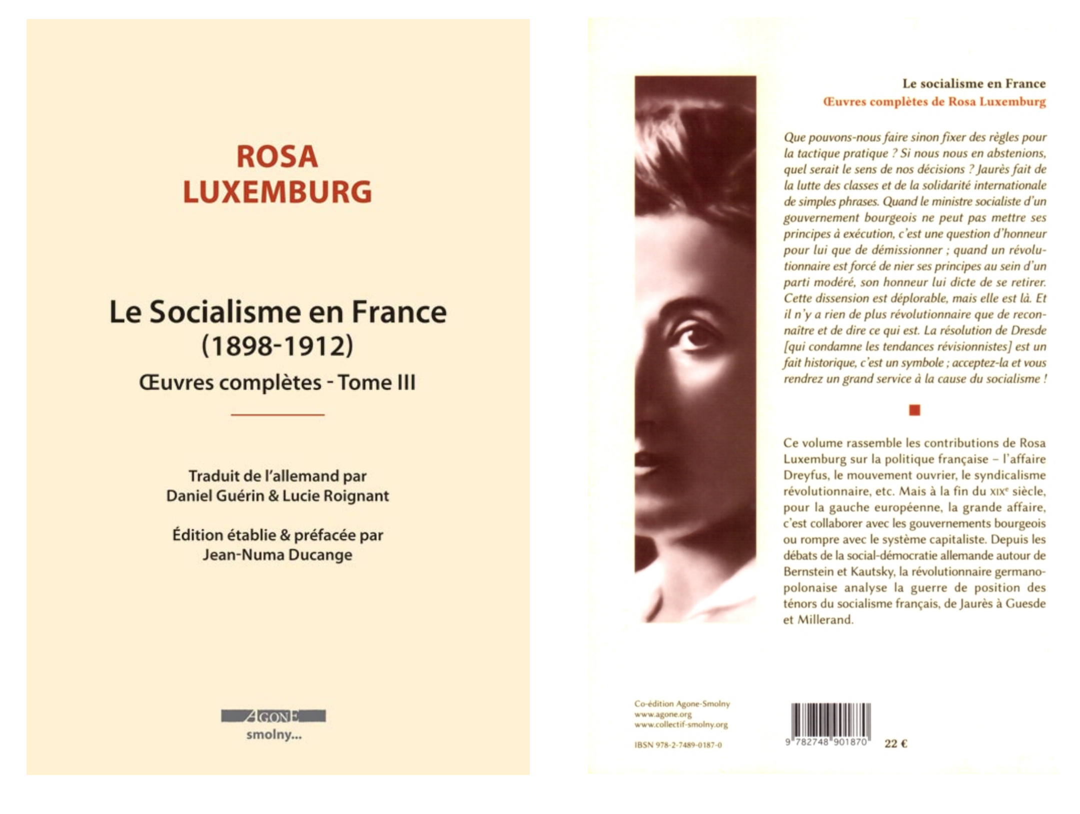
> Rosa Luxemburg, *Le Socialisme en France (1898-1912), Œuvres complètes tome III*, Collectif Smolny et Editions Agone, 2013, 297 pages, 22 euros. Préface de Jean-Numa Ducange.
> Le rythme de parution des *Œuvres complètes de Rosa Luxemburg* semble maintenant établi à un tome par an. En 2014 paraîtra, afin de coïncider avec le centenaire du début de la Première Guerre mondiale, un volume consacré à *L'Internationale et la guerre* – qui comportera notamment la célèbre brochure *La Crise de la social-démocratie*.

Le troisième volume des *Œuvres complètes de Rosa Luxemburg* vient de paraître. Il est constitué d'articles consacrés au mouvement socialiste en France, et parfois plus généralement à l'évolution politique et sociale qui en constitue le contexte. Ce volume est en fait une version nettement augmentée du recueil que Daniel Guérin avait publié en 1971 sous le même titre[2], et qui était depuis longtemps épuisé. Rosa Luxemburg avait un temps vécu en France[3], et n'avait cessé de s'intéresser au mouvement ouvrier et aux luttes sociales qui s'y déroulaient. Elle envoya un télégramme de félicitation au congrès d'unification socialiste d'avril 1905 qui créait la SFIO[4]. Elle avait également quelques contacts personnels avec des militants en France.

---

[2] Rosa Luxemburg, *Le Socialisme en France, 1898-1912*, Belfond, 1971, 246 pages. Inversement, quelques éléments présents dans le Guérin ne le sont pas dans la publication de 2013. Signalons une erreur : à la page 244, « *démonstration pacifique prolétarienne* » est remplacé de façon erronée par « *démonstration spécifique prolétarienne* » (cette coquille provient manifestement de la numérisation de cet article que l'on trouve sur internet).
[3] Voir notre brochure sur Rosa Luxemburg publiée en 2011 (disponible soit en format papier, soit téléchargeable en format PDF sur notre site internet : critique-sociale.info/520/brochure-rosa-luxemburg).
[4] Ce document semble perdu, mais son existence est brièvement mentionnée dans le compte-rendu officiel du congrès.

Les premiers articles ici rassemblés visaient à informer le public germanophone de la situation politique en France : il s'agit d'un travail journalistique. Il y a ensuite des analyses plus étoffées et approfondies, qui concernent d'abord l'affaire Dreyfus. Luxemburg s'y montre nettement dreyfusarde, identifiant dans l'affaire « *quatre facteurs sociaux qui lui donnent directement le cachet d'une question intéressant la lutte de classes, à savoir : militarisme, chauvinisme-nationalisme, antisémitisme et cléricalisme. Ces ennemis directs du prolétariat socialiste, nous les combattons toujours* ». De façon plus générale, et à l'encontre de certains simplismes, elle affirme que « *le prolétariat doit s'efforcer, dans sa marche en avant vers la victoire, d'influencer tous les événements sociaux dans le sens qui lui est favorable.* […] *Le principe de la lutte de classes non seulement ne peut l'interdire, mais au contraire il impose l'intervention active du prolétariat dans tous les conflits politiques et sociaux de quelque importance qui se produisent à l'intérieur de la bourgeoisie* ». L'affaire ne lui apparaît pas comme une simple péripétie : « *il s'agissait de sauver la République, la démocratie, le présent État d'une chute dans la barbarie afin de construire sur ses bases la communauté socialiste* ». A ses yeux, le prolétariat est alors dans cette crise « *le seul gardien de la République et de la démocratie* »[5].



Autre sujet d'importance, l'entrée d'un socialiste au sein du gouvernement français en 1899. La question fait débat au sein de l'Internationale, et Rosa Luxemburg se situe clairement en opposition au « ministérialisme ». Montrant qu'un « *socialiste au sein du gouvernement bourgeois ne peut agir que s'il met ses capacités au service de la politique bourgeoise et renie la politique socialiste* », elle conclue que « *l'entrée des socialistes dans un gouvernement bourgeois n'est donc pas, comme on le croit, une conquête partielle de l'État bourgeois par les socialistes, mais une conquête partielle du parti socialiste par l'État bourgeois* ». Parlant de « *la trahison des socialistes ministériels envers le socialisme* », constat qui nous paraît une fois de plus d'actualité, elle écrit que « *celui qui renie les principes socialistes, même s'il s'imagine servir le socialisme, devient l'instrument de ses actes au lieu d'en être le maître et s'avère dupe lui-même* »[6].

Enfin, Luxemburg suit pas à pas le lent processus d'unification des socialistes en France. Au début des années 1900, elle est proche du courant formé par le Parti ouvrier, le Parti socialiste

[5] Rosa Luxemburg, *Le Socialisme en France (1898-1912)*, Smolny/Agone, 2013, p. 78, 81 et 85-86.
[6] Id., p. 90, 154, 174 et 182.

révolutionnaire et l'Alliance communiste, qui s'unissent ensuite pour créer le Parti socialiste de France – lequel se présente comme une « *fraction du prolétariat international organisé* ». A l'inverse, Rosa Luxemburg critique à plusieurs reprises le leader du courant socialiste opposé, Jean Jaurès, avec des arguments étayés et de nombreuses citations à l'appui.

Fondamentalement, on retrouve dans ces pages l'attachement de Rosa Luxemburg à « *la clarté des principes* », et son corollaire qui est la critique de « *la politique au jour le jour, sans principes* ». Surtout, dans ses analyses de l'actualité, elle ne perd jamais de vue l'objectif final : arriver à « *une nouvelle société faite d'hommes libres et égaux* »[7].

* * *

Maximilien Rubel : « Flora Tristan et Karl Marx »

Maximilien Rubel (1905-1996) était un historien du socialisme, spécialiste de Karl Marx, et militant pour un socialisme des conseils ouvriers. L'*Encyclopédie politique et historique des femmes* parue en 1997, à laquelle il a participé, lui est dédiée[8].
Cet article est paru dans la revue *La Nef* n° 14, en janvier 1946, et n'avait jamais été réédité depuis.

L'auto-émancipation du prolétariat moderne – thème essentiel de l'enseignement de Marx et d'Engels – fut proclamée pour la première fois, il y a cent ans, sous la forme d'un nouvel évangile, par une femme dont le nom est aujourd'hui ignoré par l'immense majorité de tous ceux qui prétendent militer pour la même cause. L'oubli qui enveloppe cette noble et tragique figure du mouvement ouvrier semble d'autant plus définitif, que le centenaire de sa mort n'a trouvé aucun écho dans aucune publication et dans aucun périodique français – à moins qu'une main pieuse d'ouvrier ou d'ouvrière n'ait déposé, le 14 novembre 1944, quelques fleurs sur sa tombe, à Bordeaux, sur laquelle on peut lire l'inscription suivante : « *A la mémoire de Madame Flora Tristan, auteur de l'Union Ouvrière, les Travailleurs reconnaissants. Liberté, Egalité, Fraternité, Solidarité.* »

Nous devons l'unique biographie complète et consciencieuse de Flora Tristan à la plume de Jules-L. Puech : *La Vie et l'œuvre de Flora Tristan* (chez Rivière, 1925). Retenons les faits et les dates principaux de cette existence courte et tragique : née le 7 avril 1803, à Paris, de l'union religieusement et non civilement consacrée d'un colonel péruvien, don Mariano de Tristan, et d'une mère française, Thérèse Lainé, Flora perdit son père à l'âge de six ans et vécut, avec sa mère, dans un dénuement quasi total jusqu'à l'âge de dix-sept ans, quand elle se maria au lithographe André Chazal chez qui elle était entrée comme ouvrière coloriste. Se sentant malheureuse et incomprise, et le divorce étant aboli depuis 1816, Flora quitta le foyer conjugal en 1825, emmenant ses deux enfants et enceinte d'un troisième. Confiant ses trois enfants à sa mère, Flora se plaça comme femme de chambre auprès d'une dame anglaise et fit plusieurs voyages en Angleterre. Exposée aux persécutions d'un mari offensé et jaloux, Flora prit la résolution de partir au Pérou, pour réclamer à son oncle paternel, don Pio de Tristan, homme immensément riche et influent, sa part de l'héritage de son père. C'est ce voyage extrêmement long et pénible qui a révélé à Flora Tristan sa vocation d'apôtre révolutionnaire. Don Pio, s'abritant derrière la loi, contesta à la fille naturelle de son frère tout droit à la fortune de ce dernier, mais lui accorda une modeste pension. De son retour à Paris datent ses

[7] Id., p. 50, 166 et 265.
[8] Nous avons précédemment publié : Maximilien Rubel, « Le concept de démocratie chez Marx » (*Critique Sociale* n° 13, décembre 2010 – notre présentation de Rubel dans ce numéro a depuis été reprise par le site marxists.org) ; « Entretien avec Maximilien Rubel (1979) » (*Critique Sociale* n° 14, février 2011) ; et « *Marx et les nouveaux phagocytes*, de Maximilien Rubel » (*Critique Sociale* n° 20, mars 2012).
Nous avons également publié le présent texte en brochure.

débuts littéraires. Dès son premier écrit (*Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*, 1835), elle se révéla féministe et internationaliste. En 1838, elle fut victime d'un attentat par son mari qui la blessa d'un coup de feu et fut condamné à vingt ans de travaux forcés. Guérie de sa blessure, libre enfin, Flora portera désormais le nom de Tristan. C'est après avoir réussi à faire imprimer *l'Union ouvrière* que commença son véritable apostolat. Durant quelques mois elle fit son tour de France à travers les grands centres industriels. Ayant contracté la fièvre typhoïde, Flora dut s'aliter à Bordeaux, où elle s'éteignit le 14 novembre 1844. Sa fille Aline épousa le marin breton Clovis Gauguin, dont elle eut Paul Gauguin, le peintre de génie.

I

Dans les premiers mois de 1843, on vit apparaître dans certains milieux ouvriers parisiens une femme d'un charme et d'une beauté exotiques, à l'allure fière et indépendante, demandant à être entendue pour exposer ce qu'elle appelait son *Idée* et se prétendant chargée d'une mission providentielle. La simplicité géniale de son message contrastait étrangement avec sa prétentieuse attitude d'apôtre. Elle déclarait péremptoirement ne rien devoir aux doctrinaires glorieux ou obscurs de son temps, et notamment n'être ni saint-simonienne, ni fouriériste, ni owenienne. Par contre, elle témoignait une certaine sympathie aux écrivains ouvriers, à Agricol Perdiguier, à Gosset, à Moreau et à Adolphe Boyer, connus pour avoir, par leurs écrits et leur activité de propagande, tenté de réaliser une réforme radicale du compagnonnage en en extirpant l'esprit sectaire.
Flora Tristan n'était alors pas une inconnue dans le monde littéraire et artistique, qui avait accueilli assez sympathiquement son récit autobiographique, les *Pérégrinations d'une Paria* (1838), son roman à thèse sociale *Méphis* (1838), et surtout ses *Promenades dans Londres* (1840). Par ce dernier livre, elle s'était signalée à l'attention de la presse ouvrière, notamment à la Ruche populaire. L'édition populaire des *Promenades dans Londres* (1842) portait cette dédicace aux classes ouvrières : « *Travailleurs, c'est à vous tous et toutes que je dédie mon livre ; c'est pour vous instruire sur votre position que je l'ai écrit : donc, il vous appartient.* »


UNION OUVRIÈRE.

PAR

Mme Flora Tristan.

Avec une incroyable ténacité, mettant au service de sa mission une rare énergie de caractère, Flora accablait ses contradicteurs d'ardentes exhortations et ne leur ménageait pas critiques et reproches. Son *Idée*, elle l'avait exposée dans un manuscrit qu'elle refusa de communiquer à un comité d'ouvriers qui s'était proposé de l'examiner de près. C'est seulement devant les représentants de la classe ouvrière tout entière qu'elle accepterait de discuter non pas le fond de l'*Idée*, mais les moyens de sa réalisation.
Ne pouvant trouver d'éditeur, Flora se mit à quémander des souscriptions pour faire imprimer son manuscrit. Sur la liste de souscripteurs figurent, dans un voisinage surprenant, les noms de Béranger,

Considerant, George Sand, Eugène Sue, Agricol Perdiguier, Vinçard, Paul de Kock, Marceline Desbordes-Valmore, Louis Blanc et d'autres. Cabet et Enfantin avaient refusé leur secours.
C'est le 1er juin 1843 que parut l'opuscule qui divulgua avec une clarté et une concision admirables l'*Idée* de Flora Tristan, à qui Jules-L. Puech confère avec juste raison le titre d'**ancêtre du mouvement féministe et du socialisme ouvrier**.
Le petit livre reçut un accueil enthousiaste dans tous les milieux de l'élite ouvrière. Il fut demandé, ainsi que son auteur, dans toutes les grandes villes de France. Bientôt deux nouvelles éditions en furent publiées, pourvues d'amples préfaces, grâce aux souscriptions spontanées des ouvriers eux-mêmes. La préface à la deuxième édition fait l'éloge de cet éveil de la conscience ouvrière oubliant l'esprit de coterie et répondant d'un seul élan à l'appel d'une prolétaire qui ne demandait rien pour elle-même, mais exigeait au contraire que sa personne fût oubliée au profit de son *Idée*.

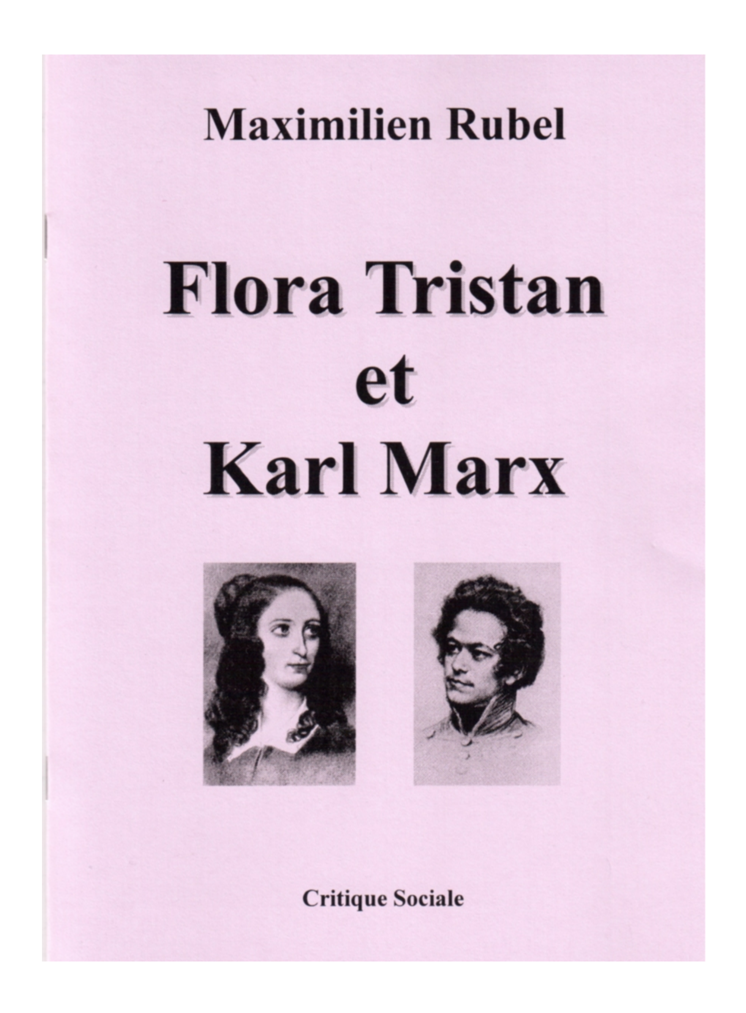
Un prospectus distribué en des milliers d'exemplaires résume en neuf points le contenu de l'*Union ouvrière* :
« *1. Constituer la classe ouvrière au moyen d'une Union compacte, solide et indissoluble.*
2. Faire représenter la classe ouvrière devant la nation par un défenseur choisi par l'Union ouvrière et salarié par elle, afin qu'il soit bien constaté que cette classe a son droit d'être, et que les autres classes l'acceptent.
3. Réclamer, au nom du droit, contre les empiètements et les privilèges.
4. Faire reconnaître la légitimité de la propriété des bras. (en France, 25 millions de prolétaires n'ont pour toute propriété que leurs bras.)
5. Faire reconnaître la légitimité du droit au travail pour tous et pour toutes.
6. Examiner la possibilité d'organiser le travail dans l'état social actuel.
7. Elever dans chaque département des Palais de l'Union ouvrière où l'on instruira les enfants de la classe ouvrière intellectuellement et professionnellement, et où seront admis les ouvriers et ouvrières blessés en travaillant et ceux qui sont infirmes et vieux.
8. Reconnaître l'urgente nécessité de donner aux femmes du peuple une éducation morale, intellectuelle et professionnelle, afin qu'elles deviennent les agents moralisateurs des hommes du peuple.
9. Reconnaître, en principe, l'égalité en droit de l'homme et de la femme comme étant l'unique moyen de constituer l'Unité humaine. »

Parmi les centaines de lettres que Flora recevait au cours de son bref apostolat, celle d'un avocat mérite d'être mentionnée, car l'appréciation qu'elle donne de l'opuscule de la Paria corrobore parfaitement le jugement que Marx va porter, quelques mois plus tard, sur le socialisme français :
« *Votre livre a une valeur pratique immense. Ce n'est pas une pure expression de théories et de doctrines cent fois enseignées en vain, - c'est un acte... On a assez discuté, il faut agir aujourd'hui, sous peine de rester à la même place ou même de rétrograder. La spéculation pure n'a jamais accompli un progrès éclatant, une révolution en ce monde. L'action seule a cette puissance.* »
Le cadre de cet essai volontairement limité et destiné surtout à réparer le tort d'un oubli que les circonstances actuelles expliquent peut-être sans le justifier, ne permet pas d'analyser plus longuement le mécanisme du plan d'affranchissement social conçu par Flora Tristan à l'intention du prolétariat universel. Signalons toutefois que l'importance et la portée de son message furent reconnues dès 1850 par l'allemand Lorenz von Stein, auteur d'une *Histoire du Socialisme et du Communisme en France* bien connue de Marx. Voici le jugement que von Stein porta sur Flora Tristan :
« *C'est, peut-être, chez elle que se manifeste avec plus de force que chez les autres réformateurs, la conscience que la classe ouvrière est un tout, et qu'elle doit se faire connaître comme un tout, agir solidairement, et avec une volonté et des forces communes, selon un but commun, si elle veut sortir de sa condition.* »

En un mot, le sens du message de Flora Tristan, c'est **l'auto-émancipation du prolétariat**.

II

Lorsque Marx, ayant pris le chemin de l'exil, vint s'installer fin octobre 1843 à Paris, il n'était pas encore acquis au communisme ou du moins à ce qu'on appelait alors ainsi. Voulant réfuter Hegel avec ses propres armes, il rêvait encore d'un Etat « parfait » et « vrai » qu'il opposait à la caricature spéculative de l'Etat bureaucratique du philosophe prussien. Les deux articles sur la *Question juive* parus dans *les Annales franco-allemandes* en février 1844, ont certainement été écrits encore en Allemagne, juste avant le départ de Marx pour la France, tandis que l'essai sur la *Philosophie du Droit* de Hegel, également paru dans les *Annales*, témoigne chez Marx d'un profond changement doctrinal : il venait de découvrir le prolétariat. Cette découverte sera désormais dans l'esprit de Marx inséparable d'une autre conviction qu'il n'abandonnera plus jamais et qui restera le thème essentiel, bien que pas toujours explicite, de son œuvre : **l'émancipation du prolétariat ne peut se réaliser que sous la forme de l'auto-émancipation**.



L'apparition et l'activité de Flora Tristan, quelques mois avant l'arrivée de Marx à Paris, et pendant le séjour de ce dernier dans la capitale française, furent-elles pour quelque chose dans cette découverte de Marx et dans la conviction qu'il en a tirée ?
Les quelques allusions à l'œuvre de Flora Tristan dans la *Sainte Famille*, où son nom est cité deux fois, ne permettraient pas, à elles seules, de donner une réponse satisfaisante à cette question. Pour y répondre d'une façon catégorique, il est nécessaire de donner du silence quasi-total que Marx et Engels ont observé à l'égard de la Paria, une interprétation qui découle implicitement de leur appréciation des doctrinaires et utopistes d'une part, et du mouvement réel de la classe ouvrière d'autre part.
Avant de tenter cette interprétation, essayons de répondre à une question beaucoup plus simple et qui ne manque pas d'intérêt : Marx a-t-il rencontré Flora Tristan ?

On est d'autant plus en droit de soulever cette question qu'on sait que trois hommes de l'entourage immédiat de Marx et qui étaient alors ses intimes, Arnold Ruge, coéditeur avec Marx des *Annales franco-allemandes*, Moses Hess et German Mäurer, collaborateurs à ces *Annales*, ont assisté à des réunions que Flora Tristan organisait chez elle, rue du Bac[9]. Ruge en a laissé plusieurs relations dans ses lettres et dans ses mémoires.
On peut juger de l'impression que la Paria a faite sur Ruge d'après une lettre que ce dernier, se trouvant fin 1843 en Allemagne, écrivit à Marx installé depuis peu à Paris : « *Je pense que vous avez écrit à Proudhon* », y est-il dit dans un post-scriptum. « *Autrement nous devrons nous passer des Français, en fin de compte. Ou nous devrions alerter les femmes, la (George) Sand et la Tristan. Elles sont plus radicales que Louis Blanc et Lamartine.* »
Pour ce qui est de Proudhon, il est certain que Marx a suivi le conseil de Ruge. Nous savons en effet, grâce au propre témoignage de Marx, que pendant son séjour à Paris il entra en relations personnelles avec Proudhon et que dans de longues discussions, qui duraient parfois toute la nuit, il lui « injectait » la philosophie de Hegel.
Il est presque aussi certain qu'en ce qui concerne Flora Tristan – et George Sand – Marx ne s'est pas conformé au désir de son collaborateur. Non pas que l'*Idée* de la Paria lui eût paru peu originale ni qu'il l'eût estimée utopique.
Bien au contraire : quelque paradoxal que cela pût paraître, c'est parce que l'originalité et le réalisme de l'Idée ne lui échappaient aucunement que Marx s'est bien gardé, soit de rechercher le contact personnel avec Flora Tristan, soit de lui consacrer, dans son œuvre, une place ou une attention particulière. Il s'est simplement borné, avec Engels, à défendre l'*Union ouvrière* contre les attaques malveillantes des idéologues post-hégéliens qui reprochaient à la Paria son « *dogmatisme féminin* » et lui faisaient un grief d'avoir pris ses formules « *dans les catégories de ce qui existe* ».
Or, quoique si brève et en apparence si insignifiante, cette unique allusion à l'*Idée* de Flora Tristan nous livre la clef pour comprendre le silence, par ailleurs si énigmatique, que Marx et Engels ont gardé au sujet de la Paria, s'abstenant même de la mentionner dans le chapitre du *Manifeste communiste* traitant de la littérature socialiste et communiste.
Nous avons vu que Flora, en s'adressant aux ouvriers, se croyait investie d'un pouvoir surnaturel. Ses lettres et surtout son journal intime, inédit[10], en font foi. Il n'est pas douteux que sa conduite a été marquée par le mysticisme des saints-simoniens qui prêchaient la venue de la Femme-messie. Quoi qu'il en soit, le fait est là : tout en menant passionnément sa propagande en faveur de son *Idée*, Flora rattachait l'auto-émancipation du prolétariat à la volonté d'une force transcendante – qu'elle appelait « Dieux » –, volonté qu'elle se croyait appelée à mettre en exécution.

Or Marx, en s'exilant d'Allemagne, avait fui non seulement le despotisme prussien, mais aussi la terreur des idées pures que les jeunes-hégéliens y faisaient sévir. La *Sainte Famille* et l'*Idéologie allemande* sont l'expression de la haine que Marx et Engels avaient contractée contre les spéculations arbitraires et vaniteuses des épigones de Hegel. Ils y virent un genre de superstition théologique, dans laquelle l'Esprit absolu de Hegel avait pris la place du Dieu personnel de l'Eglise.
Il est vrai que l'*Idée* de Flora Tristan n'avait rien de commun avec l'idéalisme creux des pseudo-philosophes allemands qui rejetaient les « formules » de la Paria à cause de leur origine purement empirique. Ce dont les Bruno Bauer et consorts voulaient faire un grief à cette femme, à savoir d'avoir trouvé son *Idée* « *dans les catégories de ce qui existe* », Marx devait le considérer comme l'immense mérite de Flora Tristan : l'idée de l'auto-émancipation du prolétariat était, pour ainsi dire, dans l'air, puisque le « *mouvement historique autonome* » – comme dira bientôt le *Manifeste communiste* – de la classe ouvrière se dessinait nettement dans les événements en France et en Angleterre, depuis 1830. Marx n'avait aucune confiance dans les idées isolées de la réalité sociale, séparées des intérêts réels d'une classe de la société. Le volumineux ouvrage, *la Sainte Famille*, est un pamphlet véhément dirigé contre les idolâtres de l'esprit, et une apologie ardente de la masse

[9] Cette rue est située dans le 7e arrondissement de Paris, de même que la rue Vaneau où Marx vivait pendant son exil parisien [nde].
[10] Qui a depuis été publié, en 1973 puis en 1980 [nde].

populaire et de ses mouvements révolutionnaires. « *Des idées,* y est-il dit, *ne peuvent jamais mener au-delà d'un ancien ordre du monde, elles peuvent seulement mener au-delà des idées de l'ancien ordre du monde. Des idées ne peuvent absolument rien réaliser. Pour réaliser les idées, il faut les hommes qui mettent en jeu une force pratique.* » Et ailleurs : « *La masse prescrit à l'histoire sa tâche et son occupation.* »[11]

Flora Tristan ne l'entendait pas ainsi, quant à son *Idée*. Sans contester les leçons de ses voyages en Angleterre, elle n'aurait pourtant nullement admis que son message lui eût été suggéré par « *ce qui existait* » alors dans les pays où se développait un prolétariat industriel. Elle tenait passionnément à son inspiration divine.

De son côté, Marx reconnut le formidable dynamisme de la « formule » tristanienne. Mais il en comprit également l'origine purement profane. L'appel à l'union universelle du prolétariat allait ainsi devenir, grâce au génie de Marx, un postulat éthique dépouillé de tout artifice superstitieux et basé entièrement sur la compréhension rationnelle des intérêts de la classe ouvrière, intérêts qui, selon lui, coïncident avec le salut de l'humanité tout entière.

Abstraction faite de l'aspect mystique de l'attitude de Flora, ses ouvrages témoignent d'une intelligence pratique et d'un bon sens parfaits. Ses *Promenades dans Londres*, parues sept ans avant *la Situation de la Classe ouvrière en Angleterre* de F. Engels, contiennent une vision précise des luttes de classes dont les villes industrielles britanniques offraient alors le spectacle.

Cependant, Marx ne pouvait pas faire abstraction du mysticisme dont Flora Tristan enveloppait son message si purement humain, si pleinement réaliste. Celui-ci devait être, aux yeux du fondateur du socialisme scientifique, le résultat d'une connaissance objective de la réalité sociale, d'une compréhension raisonnée de la marche de l'histoire, d'une analyse théorique des conditions de production à travers les civilisations. En d'autres termes, **l'idée d'auto-émancipation du prolétariat correspondait, selon Marx, à une nécessité intrinsèque de l'évolution historique** et nullement au décret mystérieux d'une force surhumaine. Faire le silence autour de l'*Idée*, par ailleurs si incontestablement originale, de Flora Tristan, signifiait pour Marx : épargner au postulat essentiel de son propre enseignement le sort réservé aux doctrines utopiques et aux eschatologies religieuses.

Presque au même moment où Flora commença son tour de France pour prêcher devant les masses ouvrières l'évangile de l'auto-affranchissement, Marx exprima, dans *les Annales franco-allemandes*, le principe de son propre message révolutionnaire : « *L'avantage de la nouvelle tendance, c'est justement que nous ne voulons pas anticiper le monde dogmatiquement, mais découvrir le monde nouveau en commençant par la critique du monde ancien.* » Et plus loin : « *Nous ne nous présentons pas au monde en doctrinaires armés d'un nouveau principe : voici la vérité, agenouille-toi ! Nous développons pour le monde des principes nouveaux que nous tirons des principes mêmes du monde. Nous ne lui disons pas : "renonce à tes luttes, ce sont des enfantillages ; c'est à nous de te faire entendre la vraie devise du combat". Tout ce que nous faisons, c'est montrer au monde pourquoi il lutte en réalité, et la conscience est une chose qu'il doit faire sienne, même contre son gré.* »[12]

Vers la même époque, Flora n'inscrivit-elle pas dans son journal les phrases suivantes : « *Le peuple juif était mort dans l'abaissement, et Jésus l'a relevé ; le peuple chrétien est mort aujourd'hui dans l'abaissement et Flora Tristan, la première femme forte, le relèvera. Oh oui ! Je sens en moi un monde nouveau et je donnerai ce nouveau monde à l'ancien monde qui croule et périt.* »

Faisant sien le message de la Paria, Marx le purgeait de tout résidu mystique en le faisant découler de ce qu'il appelait **l'action historique propre du prolétariat**, et en démontrant que « *l'existence d'idées révolutionnaires à une époque déterminée suppose l'existence préalable d'une classe révolutionnaire* » (*Idéologie allemande*)[13].

Tout en reconnaissant que le phénomène des luttes de classes à travers l'histoire avait été constaté avant lui – par un R. Peel ou par un Guizot, par exemple –, Marx s'est efforcé de donner à cette

[11] Voir Karl Marx, *Œuvres tome III*, édité par M. Rubel, La Pléiade, 1982, p. 557-558 et 510 [nde].

[12] Voir Karl Marx, *Œuvres tome III*, p. 343 et 345 [nde].

[13] Karl Marx, *Œuvres tome III*, p. 1082 [nde].

constatation purement empirique une signification qui ne découle point automatiquement de l'observation de la réalité historique et sociale. Si, dans le passé, les luttes de classes se sont déroulées d'une manière spontanée et pour ainsi dire instinctive, la lutte de classes moderne entre le prolétariat et la bourgeoisie, pour aboutir, doit être menée avec une pleine conscience du caractère particulier des antagonismes sociaux et de l'objectif historique qui est la création d'une société sans classes. C'est pourquoi le *Manifeste communiste* parle de constitution des prolétaires en classe et en parti distinct, terminologie qui permet d'affirmer qu'il s'agit là d'un postulat éthique.
Or, c'est Flora Tristan qui, la première, a énoncé ce postulat, dans les termes mêmes employés ultérieurement par Marx. C'est elle qui, la première, a insisté sur la nécessité de « *constituer la classe ouvrière* » et de fonder une organisation de classe qui tient à la fois du syndicat et du parti politique, synthèse dont Marx n'a jamais cessé de souhaiter la réalisation, allant même jusqu'à subordonner l'activité du parti – activité qu'il voulait essentiellement éducative – à l'action autonome des syndicats – action qu'il voulait consciente du but historique. Et c'est, enfin, Flora Tristan qui, la première, a donné à son appel à l'union des travailleurs une portée universelle, en admettant dans l'Union ouvrière tous les prolétaires, sans distinction de nationalité ni de sexe.

Cette géniale anticipation de ce qui sera, pendant les cent ans à venir et avec des fortunes diverses, la technique révolutionnaire du mouvement ouvrier, Marx l'incorpora sans changement à sa propre vision téléologique – donc nullement fataliste – de l'évolution humaine et sociale. En proclamant que l'auto-émancipation de la classe ouvrière implique nécessairement l'avènement du règne de la liberté pour l'humanité tout entière, Marx assignait au prolétariat la mission éminemment éthique de remplacer « *l'ancienne société bourgeoise avec ses classes et ses antagonismes de classes, par une association, où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous* ».

Maximilien Rubel, 1946.

* * *

« *Les travailleurs n'ont pas de patrie* »
(Karl Marx)

Critique Sociale n° 28, novembre 2013

Bulletin d'informations et d'analyses pour la conquête de la démocratie et de l'égalité

Notre but est de contribuer à l'information et à l'analyse concernant les luttes sociales et les mouvements révolutionnaires dans le monde. Nous nous inspirons du « marxisme », en particulier du « luxemburgisme », certainement pas comme des dogmes (qu'ils ne sont en réalité nullement), mais comme des outils contribuant au libre exercice de l'esprit critique, à l'analyse de la société, et à la compréhension de sa nécessaire transformation par l'immense majorité. Nous combattons le système capitaliste et toutes les formes d'oppression (sociales, politiques, économiques, de genre). Nous militons pour que « l'émancipation des travailleurs soit l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », pour une société démocratique, libre, égalitaire et solidaire : une société socialiste, au véritable sens du terme.

www.critique-sociale.info contact@critique-sociale.info

Si vous souhaitez recevoir régulièrement ce bulletin, envoyez un mail à :
critiquesociale-subscribe@yahoogroupes.fr

Démocratie - Liberté - Egalité - Solidarité / Democracy - Freedom - Equality - Solidarity
Democracia - Libertad - Igualdad - Solidaridad / Demokratie - Freiheit - Gleichheit - Solidarität
Democrazia - Libertà - Uguaglianza - Solidarietà / Demokrácia - Szabadság - Egyenlõség - Osszetartás